

L'archéologie des anciennes églises de rite chaldéen / Jean Dauvillier.
— Extrait de : Parole de l'Orient : revue semestrielle des études syriaques et arabes chrétiennes : recherches orientales : revue d'études et de recherches sur les églises de langue syriaque. — vol. 6-7 (1975-1976), pp. 357-386.

Titre de couverture : Mélanges offerts au R. P. François Graffin. — Bibliogr.

I. Archéologie et religion. II. Architecture religieuse — Histoire. III. Eglise catholique — Rite chaldéen — Histoire.

PER L1183 / FT76495P

L'ARCHÉOLOGIE DES ANCIENNES ÉGLISES DE RITE CHALDÉEN

PAR

JEAN DAUVILLIER

Professeur à l'Université des Sciences sociales de Toulouse,
Docteur honoris causa de l'Université catholique de Louvain

Gouvernés par le catholicos-patriarche de l'Orient qui réside à Séleucie-Ctésiphon, puis à Bagdad, les chrétiens de cette Église, qu'on a appelés Nestoriens, Chaldéens, Syriens orientaux (1) ont su créer une architecture religieuse qui leur est propre.

(1) Sur l'histoire de cette Église, le meilleur travail d'ensemble demeure le volumineux article du cardinal Eugène TISSERANT, *Nestorienne* (l'Église), dans *Dictionnaire de Théologie catholique*, t. XI, 1931, col. 157-323, qu'il faut compléter par la recension de Paul PELLIOU, *T'oung Pao*, t. XXVIII, 1931, pp. 218-220, par les articles du cardinal TISSERANT, *Syro-malabare* (l'Église), au même *D.T.C.*, fasc. 134-136, 1^{re} partie, 1941, col. 3089-3116, réédité en anglais avec la collaboration d'E.R. HAMBYE, *Eastern Christianity in India*, Bombay-Calcuta-Madras, 1957, et *Timothée 1^{er}*, *D.T.C.*, t. XV, 1^{re} partie, 1946, col. 1121-1139. Mentionnons aussi J. LABOURT, *Le christianisme dans l'empire perse sous la dynastie sassanide* (224-632), 2^e éd., Paris, 1904; W.A. WIGRAM, *The Assyrians and their neighbours*, Londres, 1929; A.R. VINE, *The Nestorian Churches*, Londres, 1937; P. RONDOT, *Les chrétiens de l'Orient*, dans *Cahiers de l'Afrique et de l'Asie*, t. IV, Paris, [1955], pp. 152-170.

Sur l'expansion de l'Église chaldéenne au Moyen Age, les travaux fondamentaux sont ceux de Paul PELLIOU, *Chrétiens d'Asie centrale et d'Extrême-Orient*, *T'oung Pao*, t. XV, 1914, pp. 623-644; *Christianity in Central Asia in the Middle Ages*, dans *Journal of the Central Asian Society*, t. XVII, 3, 1930, pp. 301-312; *Recherches sur les chrétiens d'Asie centrale et d'Extrême-Orient*; I, *En marge de Jean du Plan Carpin*; II, *Guillaume de Rubrouck*; III, *Mâr Ya(h)ballâhâ, Rabban Šaumâ et les princes ōngût chrétiens* (ouvrage publié par les soins de J. DAUVILLIER et de L. HAMBIS, avec des additions de J. Dauvillier), Paris, 1973 (paru en 1975). L'ouvrage de Paul PELLIOU sur *L'inscription chinoise de la stèle de Si-ngan fou* paraîtra prochainement, mis au point par L. HAMBIS et augmenté d'un chapitre additionnel de J. DAUVILLIER sur l'inscription syriaque de cette stèle.

Ajoutons A.C. MOULE, *Christians in China before the year 1550*, Londres, 1930 et *Nestorians in China, some corrections and additions*, dans *China Society*, 1940; P.Y. SAEKI, *The Nestorian Documents and Relics in China*, 2^e éd., Tokyô, 1951; J. FOSTER, *The Church of the T'ang Dynasty*, Londres, 1939. Une mise au point a été effectuée sur ce qu'on pouvait savoir à cette date par J. DAUVILLIER, *Les provinces chaldéennes de l'extérieur au Moyen Age*,

Les traits caractéristiques apparaissent déjà dans les ruines de deux églises datant du temps des Sassanides, construites l'une au-dessus de l'autre, à Ctésiphon, la capitale royale. Elles ont été découvertes par l'expédition allemande dirigée par Otto Reuter (2), et il est possible qu'on soit en présence de l'ancienne cathédrale du patriarcat, que les textes appelaient « la grande église de Kôk^hê ». Nous savons que celle-ci a été plusieurs fois détruite et reconstruite au temps des Sassanides, notamment au IV^e siècle, sous Šahpuhr II (309-379) et au V^e siècle sous Bahrām V Gōr (420-438).

Ces deux églises ont la forme d'une salle rectangulaire très allongée avec deux rangs de colonnes adossées aux murs dans toute leur longueur. Dans l'église supérieure, ces pilastres sont reliés par de petits arcs. Or ces dispositions se retrouvent dans la structure des grands palais sassanides, notamment dans le palais de Sarvistan construit à l'époque de Bahrām Gōr, et par-delà elles remontent à la tradition architecturale de la Mésopotamie antique.

Dans ces deux églises, les portes sont situées le long des côtés allongés, alors que dans la tradition hellénistique perpétuée dans les basiliques chrétiennes, l'entrée est aménagée sur le côté le plus court, opposé à l'abside

dans *Mélanges Cavallera*, Toulouse, 1948, pp. 260-316. Il serait trop long de mentionner toutes les découvertes archéologiques et les publications récentes. Signalons tout particulièrement: L. HAMBIS, *Deux noms chrétiens chez les Tatar au XI^e siècle*, dans *Journal asiatique*, t. CCXLI, 1953, pp. 473-475; ID., *Notes préliminaires à une biographie de Bayan le Märkit*, *ibid.*, pp. 215-248; L. CARRINGTON GOODRICH, *Recent Discoveries at Zayton*, dans *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXVII, n. 3, juillet-septembre 1957, pp. 161-164; G. TUCCI, *Tibet (Archeologia mundi)*, trad. française, Genève-Paris-Munich, 1973, pl. 29, pp. 37, 52, 112.

Sur les institutions de l'Église chaldéenne, cf. J. DAUVILLIER, *Chaldéen (Droit)*, dans *Dictionnaire de Droit canonique*, fasc. 13-14, 1938, col. 292-388; *Ebedjésus de Nisibe*, *ibid.*, fasc. 25, 1950, col. 91-134, et sur le droit missionnaire J. DAUVILLIER, *Guillaume de Rubrouck et les communautés chaldéennes d'Asie centrale au Moyen Age*, dans *L'Orient syrien*, vol. II, fasc. 3, 1957, pp. 223-242. On se reportera aussi aux compléments apportés par J. DAUVILLIER à P. PELLISOT, *Recherches sur les chrétiens d'Asie centrale et d'Extrême Orient*, ouvrage qui contient aussi diverses indications sur l'histoire de la liturgie chaldéenne; cf. aussi à ce propos J. DAUVILLIER, *L'ambon ou bēmā dans les textes de l'Église chaldéenne et de l'Église syrienne au Moyen Age*, dans *Cahiers archéologiques*, t. VI, Paris, 1952, pp. 11-31.

(2) *Die Ausgrabungen der deutschen Ktesiphon-Expedition im Winter 1928-1929*, Berlin, s.d.; ID., *Forschungen und Fortschritte*, VI, 1930, pp. 221-222; E. MEYER, *Seleukia und Ktesiphon*, dans *Mitteilungen der deutschen Orient-Gesellschaft*, 1929, pp. 23-24; Ugo MONNERET DE VILLARD, *Le Chiese della Mesopotamia*, Rome, 1940, pp. 9-31.

et qui constitue la façade de l'église. Cette disposition, qui est de règle dans l'architecture chrétienne chaldéenne, s'inspire elle aussi d'antiques traditions locales. On la remarquait dans les synagogues de type babylonien, par exemple à Dura, plus anciennement dans les temples babyloniens, et aussi au palais de Sargon à Khorsabād.

L'abside, tournée vers l'Orient, est de forme rectangulaire et comporte trois pièces, auxquelles trois portes donnent accès. Cette abside rectangulaire ainsi divisée en trois, caractérise les églises de Mésopotamie, alors qu'ailleurs les anciennes églises chrétiennes n'avaient qu'une abside, presque toujours de forme semi-circulaire, inspirée par l'art hellénistique; celle-ci était parfois divisée en trois, mais le plus souvent elle ne comportait aucune division.

Cette forme rectangulaire des absides chaldéennes remonte aussi à une tradition locale, dont témoignent les palais et les temples babyloniens. Cette tradition s'était perpétuée dans les temples nabatéens et dans ceux de Palmyre, où le sanctuaire était aussi de forme rectangulaire, flanqué de deux pièces adjacentes, elles aussi rectangulaires.

Ces traits caractéristiques se sont maintenus dans les églises de rite chaldéen. On les retrouve notamment, avec les pilastres qui ornent les murs, dans cette église nestorienne construite à l'époque moderne, en pierres de taille bleuâtres, Mâr Šallîthâ, à Koçannès (3), dans les montagnes du Kurdistan, et qui a été le siège du patriarcat nestorien depuis le XVII^e siècle jusqu'en 1915.

Dans l'église supérieure de Ctésiphon, sur le sol de la salle centrale, dans la nef, on relève les traces de quatre supports, qui devaient soutenir une estrade. C'était l'emplacement du *bêmâ*, plate-forme surélevée, située au milieu de la nef, où se tenaient l'évêque et son clergé pendant la première partie de la liturgie, qui correspond à la *λειτουργία τῶν κατηγομένων* des Byzantins et du haut de laquelle se faisaient les lectures. On le retrouve dans les églises syriennes et il remonte à une époque antérieure à la séparation des Églises jacobite et nestorienne. Il paraît bien un emprunt à

(3) W.A. WIGRAM, *The Assyrians and their neighbours*, Londres, 1929, cliché en frontispice, qui représente l'intérieur de l'église; l'extérieur est représenté dans A.J. MACLEAN et W.H BROWNE, *The catholicos of the East and his people*, Londres, 1892, p. 12.

l'usage des synagogues: c'est l'estrade appelée *bimah* sur laquelle se tenait le président et du haut de laquelle se faisaient la lecture et le commentaire des Écritures. Et dans un certain nombre de synagogues, elle était placée au milieu de l'édifice (4).

Dans cette église de Ctésiphon, on a relevé les fragments d'une statue avec d'amples draperies — preuve que l'ancienne Église chaldéenne ne proscrivait ni les statues, ni les images (5).

Les règles coutumières de la liturgie chaldéenne ont été codifiées vers 650 par le patriarche Išô'ya(h)b^h III d'Adiabène. D'abord évêque de Ninive-Mossoul, puis métropolitain d'Arbèles, il a été catholicos de 647/648 jusqu'à sa mort en 657/658 (6). Au VII^e ou au VIII^e siècle Abraham bar Lipeh a composé *L'interprétation des offices* (7). Mentionnons le grand patriarche Timothée I^{er} (780-823) (8) et surtout un ouvrage anonyme qu'on a voulu attribuer à Georges d'Arbèles ou à 'Ab^hdîšô' bar Bahriz et qui s'intitule *Exposition des offices de l'Église* et n'est pas plus récent que le IX^e siècle (9).

En accord avec ce dernier ouvrage, diverses règles liturgiques ont été recueillies par le grand canoniste 'Ab^hdîšô' bar Berîk^hâ, plus connu en Occident sous le nom d'Ebedjésus de Nisibe, dans ses *Règles des jugements ecclésiastiques*, *Tûkkàs dînê 'edtanâyê*, qu'il rédigea en 1315-1316 (10).

(4) J. DAUVILLIER, *L'ambon ou bêmâ dans les textes de l'Église chaldéenne et de l'Église syrienne au Moyen Âge*, supra laud.; A. GRABAR, *Les ambons syriens et la fonction liturgique de la nef dans les églises antiques*, dans *Cahiers archéologiques*, I, 1945, pp. 129-133; E.R. HAMBLYE, *Les traces liturgiques de l'usage du bêmâ dans la liturgie de l'Église chaldéo-malabare*, dans *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, t. XXXIX, 1963, pp. 199-207; R.G. COQUIN, *Le bîmâ des églises syriennes*, dans *L'Orient syrien*, vol. X, fasc. 4, 1965, pp. 443-474.

(5) J. DAUVILLIER, *Quelques témoignages littéraires et archéologiques sur la présence et le culte des images dans l'ancienne Église chaldéenne*, dans *L'Orient syrien*, vol. I, 1956, pp. 297-304; P. PELLIOT, *Recherches sur les chrétiens d'Asie centrale et d'Extrême Orient*, pp. 156-160 (note de J. Dauvillier).

(6) A. BAUMSTARK, *Geschichte der syrischen Literatur*, Bonn, 1922, pp. 197-198.

(7) *Ibid.*, p. 201, publié par R.H. Connolly, en appendice au pseudo-Georges d'Arbèles, *infra laud.*

(8) *Ibid.*, pp. 217-218.

(9) *Ibid.*, p. 239; éd. R.H. CONNOLLY, *Anonymi auctoris Expositio officiorum Ecclesiae Georgio Arbelensi vulgo adscripta*, dans *Corpus scriptorum christianorum orientalium, Syri*, sér. II, t. XCI, texte Paris-Leipzig, 1911; t. XCII, Paris-Leipzig, 1913, trad. Paris-Rome, 1915.

(10) J. VOSTÉ, *Ordo iudiciorum ecclesiasticorum collectus, dispositus, ordinatus et compositus a Mar 'Abdišo', metropolitano Nisibis et Armeniae*, dans *Fonti per la codificazione canonica orientale*, sér. II, fasc. XV, Cité du Vatican, 1940.

Les églises chaldéennes (11) sont toujours orientées et ont le sanctuaire tourné vers l'est. C'est en effet une règle, déjà exprimée dans les coutumiers pseudo-apostoliques, que lorsque l'on prie on doit toujours se tourner vers l'Orient. Elle est encore observée religieusement par les Assyriens d'aujourd'hui. C'est en effet à l'Orient que lors de la Parousie le Christ apparaîtra, comme l'éclair qui luit de l'Orient jusqu'à l'Occident.

Les églises chaldéennes ne comportent jamais de clocher, qui donne aux églises d'Occident leur aspect caractéristique. On ne se sert pas en effet de cloches dans les chrétientés orientales. On convoque les fidèles à l'office en frappant avec un maillet sur une simandre **ܢܐܩܕܫܐ** *nàqôšâ*: elle consiste en une ou plusieurs planches de bois suspendues horizontalement par des cordes; on en trouve parfois en métal.

Les églises des couvents et des gros bourgs apparaissent comme de grands édifices bâtis en moellons scellés par un mortier de gypse. La brique est rarement utilisée. Les nefs sont séparées par des murs épais qui sont percés de baies pour permettre de communiquer.

L'église est précédée par une cour. On y pénètre par une seule petite porte, au seuil surélevé et au linteau très bas: cette disposition paraît bien destinée à empêcher les musulmans d'y pénétrer, montés sur leurs chevaux. Cette cour est bordée par des arcades, placées à l'est, souvent au nombre de trois. Celle du milieu est plus vaste et présente la forme de l'*iwân* sassanide; elle comporte souvent une niche où est sculptée une croix. Ces arcades

(11) Sur l'architecture de ces églises et ses rapports avec les règles liturgiques, G.P. BADGER, *The Nestorians and their Rituals*, 2 vol., Londres, 1852; E.A. WALLIS BUDGE, *The Book of Governors*, 2 vol., Londres, 1893; F.E. BRIGHTMAN, *Liturgies Eastern and Western*, t. I *Eastern* (seul paru), Oxford, 1896; C. PREUSSER, *Nordmesopotamische Baudenkmäler altchristlicher und islamischer Zeit*, Leipzig, 1911; Fr. SARRE et E. HERZFELD, *Archäologische Reise im Euphrat-und-Tigris-Gebiet*, Berlin, 1911-1920; O. REUTER, *Die Ausgrabungen der deutschen Ktesiphon Expedition*, *supra laud.*; H.W. CODRINGTON, *The Chaldaean Liturgy*, dans *The Eastern Churches Quarterly*, 1937, pp. 79-202; U. MONNERET de VILLARD, *Le Chiesa della Mesopotamia*, Rome, 1940 (*Orientalia christiana analecta*, n. 128); Guorgis 'AWĀD, *Visite aux anciennes églises des Syriens orientaux en Iraq* (en arabe), dans *Sumer* (revue de la direction générale des Antiquités de l'Iraq), Bagdad, janvier 1947, pp. 100-117; A. RAES, *Introductio in Liturgiam Orientalem*, Rome, 1947; J.M. FIEY, *Mossoul chrétienne* (*Recherches publiées sous la direction de l'Institut de Lettres orientales de Beyrouth*, t. XII), Beyrouth, [1959], (avec planches et plans détaillés). Nous n'avons pu consulter son ouvrage *L'Assyrie chrétienne*.

sont appelées **ܩܒܠܬܐ ܕܥܒܕܐ** *bêt^h ʕlôthâ*, c'est-à-dire « lieu de prière », « oratoire ». C'est là en effet qu'en été on récite l'office divin.

Souvent se trouve un puits ou une citerne au milieu de cette cour ou sur les côtés. Cela permet éventuellement aux fidèles de se laver les mains, avant la célébration de la liturgie eucharistique. Ils reçoivent en effet la communion dans la main droite, soutenue par la main gauche, portent à la bouche les deux mains ainsi placées en forme de croix, puis s'essuient la main droite sur le front. C'est le geste que décrivait déjà saint Cyrille de Jérusalem et qui a été gardé dans l'Église assyrienne (12).

Les portes de l'église, qui donnent dans cette cour, sont presque toujours placées sur les côtés. C'est une caractéristique des églises chaldéennes, inspirée par l'ancienne architecture des palais et des temples orientaux, et qu'on retrouve dans les mosquées.

Les portes sont au nombre de trois: les deux plus grandes, qui donnent sur la nef latérale, sont destinées l'une à l'entrée des hommes, l'autre à l'entrée des femmes. La porte la plus petite ouvre sur le baptistère. L'encadrement de ces portes, surtout celle des hommes, est souvent ornée de sculptures.

La nef **ܩܒܠܬܐ** *haiklâ*, prononcé en néo-syriaque *hékla*, destinée aux laïcs, est divisée en deux, à la hauteur du *bêmâ*. Elle symbolise la terre tout entière. L'emplacement des hommes est situé vers le sanctuaire, vers l'Orient, considéré comme le plus honorable. Les femmes se placent dans le gynécée **ܩܒܠܬܐ ܕܥܒܕܐ** *bêt^h nêšê*, qui se trouve normalement dans le fond de l'église, donc vers l'ouest, considéré comme l'emplacement le moins relevé.

Le **ܩܒܠܬܐ** *bêmâ* est une plate-forme surélevée en maçonnerie, au milieu de l'église, et dont nous avons vu l'origine. Il figure Jérusalem, qu'on se représentait située au milieu de la terre entière. Au centre se trouve un petit autel en maçonnerie; il ne sert pas à la célébration des Mystères, mais on y dépose une croix et l'Évangile. Il symbolise le Golgotha, situé au-dessus du tombeau d'Adam, comme l'assurait une légende fort répandue en Orient et qu'on retrouve même en Occident.

(12) P. PELLIOU, *Recherches sur les chrétiens d'Asie centrale et d'Extrême-Orient*, p. 188 (note de J. Dauvillier).

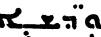
Sur le *bêmâ* est placé le trône de l'évêque, entouré de son clergé; l'archidiaque siège à sa gauche. De chaque côté, à droite et à gauche on remarque les pupitres des lecteurs, établis en bois, en maçonnerie ou en pierre, et qui ont la même hauteur. L'un, du côté nord, sert à la lecture des prophètes, l'autre, du côté sud, à celle des Apôtres.

Le sanctuaire est clos par un mur plein, qui fait songer à l'iconostase byzantin, du moins après les développements qu'il a connus, surtout en Russie, mais dépourvu d'icônes. Il est fermé par une solide porte de bois et par-devant un voile le dérobe à la vue des fidèles.

Devant le sanctuaire et au même niveau se trouve une sorte de plateforme élevée au-dessus de la nef, formant gradin. C'est le **ܩܝܨܬܐ ܪܘܡܐ** *qès't' rômâ*, qui semble un emprunt au grec *κατάστωμα*, qui désigne le pont d'un navire et a pris un sens plus large de plancher ou de rez-de-chaussée d'une maison. C'est le symbole du Paradis, qui est élevé jusqu'au Ciel, mais qui appartient encore à la terre. Il atteint en effet le niveau de l'abside, mais fait partie de la nef. Les lecteurs se tiennent sur le *qès't' rômâ*, sauf pendant les lectures qu'ils font du haut du *bêmâ*. Il leur est en effet interdit de pénétrer plus avant. Ils symbolisent le dernier degré des anges, qui sont envoyés vers les hommes. On n'y place rien, sauf lors de la consécration de l'église, où on y élève un autel, qu'on retire aussitôt après.

On prévoit entre le *bêmâ* et le sanctuaire un passage, **ܒܝܬ ܣܩܩܘܢܐ** *bêth seqàqônê*, devait être suffisamment dégagé, puisque quatre personnes devaient pouvoir s'y mouvoir, sans se gêner mutuellement. Il symbolise la voie de la vérité par laquelle on entre au ciel. C'est là que se faisaient les processions prévues par la liturgie, où le clergé allait deux par deux: la première se faisait de l'abside au *bêmâ* au début de la liturgie eucharistique, ensuite venaient celles qui accompagnaient l'Évangile, pour l'apporter de l'abside au *bêmâ*, puis pour le rapporter, enfin celle qui marque l'entrée de l'évêque dans le sanctuaire. En outre, des diacres se tenaient de chaque côté de ce passage. Ce *bêth seqàqônê* a été retrouvé dans les fouilles de Ctésiphon et de Hîrâh.

Le sanctuaire est placé dans l'abside et est donc tourné vers l'est. Il est appelé **ܩܢܩܐ** *qânqê*, qui est employé au pluriel, et correspond au grec

ܡܘܨܪܝܢ, ou encore  *q^ed^hôš qûd^hšê*, c'est-à-dire « saint des saints », et il symbolise le Ciel.

Il est surmonté d'une voûte souvent hémisphérique, raccordée par des trompes d'angles. Au milieu de cette voûte pend une lampe qui brûle constamment et qui éclaire l'abside; elle marque aussi la limite que les sous-diacres ne peuvent dépasser; ils doivent se tenir entre la lampe et la porte. Seuls les diacres peuvent pénétrer plus loin, jusqu'aux degrés de l'autel.

Il n'existe qu'un seul autel, bâti en maçonnerie et adossé au mur du fond. On y accède par un ou plusieurs degrés, sur lesquels seul le prêtre peut monter. Sur l'autel sont placés la croix et l'Évangile. Cette croix n'est jamais un crucifix. C'est la croix triomphale, qui se rattache à une tradition liturgique et iconographique antérieure. C'est la croix de la Parousie, telle qu'elle apparaîtra lors du Jugement dernier, et c'est pourquoi elle est souvent représentée ornée de perles et de pierres précieuses. La crucifixion représente aux yeux des Chaldéens du Moyen Age, comme des Assyriens modernes, un moment historique dépassé. Nous ne connaissons plus que le Christ ressuscité, le Christ glorieux et c'est pourquoi ils n'ont jamais représenté le Christ cloué à la croix (13).

Ces croix chaldéennes ont ordinairement la forme de la croix de Malte, qui semble le type le plus ancien, et qu'on retrouve dans toute l'Asie, dans le Turkestan russe, à Drang-tse, au Ladakh, qui faisait alors partie du Tibet, et aussi en Chine, où la croix surmonte souvent la fleur de lotus.

Le second type présente des branches égales; l'extrémité en est découpée et a une forme qui rappelle la croix de Saint-Jacques de Compostelle ou encore des fleurs de lys stylisées. A ce type se rattachent les croix qui ont été trouvées dans les Indes, à Cottayam, qui semblent reposer sur une fleur de lotus, et la croix d'Anouradhapoura, à Ceylan.

Voisine de ce type est celle qui a été découverte par Paul Pelliot à Touen-houang, dessinée sur un document tibétain, dans la cache aux

(13) J. DAUVILLIER, *Les croix triomphales dans l'ancienne Eglise chaldéenne*, *Eléona*, octobre 1956, pp. 11-17 avec la reproduction de ces divers types; P. PELLIOT, *Recherches sur les chrétiens d'Asie centrale et d'Extrême-Orient*, p. 158, 169-171, 178-180 (notes de J. Dauvillier); J. DAUVILLIER, *L'ambon ou bémâ ... reproduit in fine* les divers types de croix de Rabban-Hormizd.

manuscrits de la Grotte des Mille-Bouddhas (14). Les extrémités des bras sont fortement découpées en forme de lobes et elle est ornée d'une ligne médiane. Cette forme se retrouve sur les murailles des églises rupestres de Cappadoce.

Le dernier type est plus rare et n'a été rencontré jusqu'ici qu'en Mésopotamie, au monastère de Rabban-Hormizd. Les bras sont eux-mêmes découpés en forme de lobes et les extrémités se prolongent par des ornements qui font songer à des flammes de lance qui flotteraient au vent.

En plus du voile placé devant la porte du sanctuaire, un second voile était accroché juste devant l'autel. On le tirait pendant la célébration des Mystères, à la prière *Lāk^hā Mārā*. Cette ouverture symbolise l'unité du Ciel (représenté par le sanctuaire et l'autel) et de la terre (symbolisée par la nef) et qui s'accomplit par la célébration de la liturgie.

Dans le sanctuaire, on ne remarque pas de tabernacle, comme dans les églises latines (du moins depuis la réforme catholique du XVI^e siècle), ni de colombe ou d'armoire destinée à garder l'Eucharistie. Cela tient à ce que dans l'Église chaldéenne on ne gardait pas la Sainte Réserve. Quand les espèces eucharistiques ne sont pas entièrement consommées après la célébration de la liturgie, le *qānkāyā* doit se tenir constamment devant elles et réciter des prières, au besoin toute la nuit. Le *qānkāyā* est un prêtre et il a le pouvoir de consacrer l'Eucharistie. Ses fonctions complexes sont d'abord celles d'un sacristain — terme par lequel on traduit habituellement ce mot. Mais elles rejoignent aussi certaines fonctions du curé dans les églises d'Occident. Il exerce une certaine autorité sur les autres prêtres de l'église et peut même percevoir les revenus de l'église — ce qui l'assimile à un bénéficiaire. Le P. Fiey propose de le dénommer « sanctuarier » (15).

D'après Abraham bar Lipeh, les règles liturgiques prescrivaient de placer dans le sanctuaire une icône du Christ, qu'on disposait au-dessus de l'autel. Et il ajoute qu'il est interdit de consacrer les Mystères sans la présence de la croix, de l'Évangile et de l'image du Seigneur (16).

(14) M. LALOU, *Inventaire des manuscrits tibétains de Touen-houang conservés à la Bibliothèque nationale (fonds Pelliot tibétain)*, t. II, n. 1, p. 182.

(15) *Mossoul chrétienne*, p. 74.

(16) Ed. R.H. CONNOLLY, t. II, Rome-Paris, 1915, p. 161.

Une niche creusée dans le mur latéral sert à placer le calice et la patène, et est appelée **بَيْتُ خَبَا** *bêt^h gazzâ*, c'est-à-dire « trésor ». **بَيْتُ دِيَاقُونِ** *Bêt^h diyagônîqôn*, que 'Ab^h dišô' appelle **بَيْتُ قَانَقَةَ** *bêt^h qanqê*, et qu'on peut qualifier de sacristie, est attenante au sanctuaire et souvent placé au nord, comme le prescrit notre canoniste. Il communique avec le sanctuaire par une petite porte, et une autre petite porte permet de passer dans la nef. Elles sont qualifiées de portes des diacres ou portes mineures. On y remarque un four **تَانُورُ** *tannûrtâ*, où chaque fois qu'on célèbre la liturgie eucharistique, le *qanqâyâ* fait cuire précédemment le pain destiné à servir de matière au sacrifice. Ce pain est confectionné avec de la farine de froment, de l'huile d'olive, du levain et du sel. Un reste de la pâte qui avait servi précédemment a été laissé fermenter, et à ce propos s'était instaurée la légende du Saint Ferment, qui remontait jusqu'à la Cène, et qu'on devait employer obligatoirement. Chaque fois qu'on en prenait, on en remettait une quantité égale (nous retrouvons ici l'idée de consécration par contact).

Une légende analogue concernait l'huile qu'on incorporait au pain eucharistique (c'est une habitude orientale d'ajouter un peu d'huile à la pâte) et qu'on faisait remonter à celle dont sainte Marie-Madeleine (qu'on identifiait avec la pécheresse anonyme que mentionne l'Évangile) avait oint les pieds du Seigneur (17).

Išô'ya(h)b^h III prescrit de placer le baptistère du côté ouest de l'église, mais cette règle n'est pas toujours observée. 'Ab^hdišô' indique le sud, et assez souvent le baptistère se trouve vers l'est, sur la même rangée que l'autel. A l'intérieur, on y remarque, outre la cuve baptismale, un petit autel, qui ne sert pas à célébrer les Mystères, mais sur lequel on dépose la croix et l'Évangile. Cette croix sert à bénir l'eau du baptême.

L'église comporte aussi un emplacement pour les reliques des saints, **بَيْتُ قَادِشَل** *bêt^h qaddîšêl*, ce que l'on traduit souvent par *martyrion*. C'est la chapelle où sont gardées les reliques des saints patrons de l'église. Elle se trouve habituellement à gauche du sanctuaire, du côté opposé au

(17) J. DAUVILLIER, *Ebedjésus de Nisibe*, col. 128-129; P. PELLIOT, *Recherches sur les chrétiens d'Asie centrale et d'Extrême-Orient*, pp. 187-190 (note de J. Dauvillier).

baptistère. Quelquefois elle fait suite à la sacristie et se trouve donc dans la cour nord-est de l'église; ce peut être encore une pièce adjacente à l'église, à laquelle on accède par une porte percée au milieu du mur nord.

Le *bêth qaddîsé* servait quelquefois aussi de lieu de sépulture pour les patriarches, les évêques, les personnages de marque et les moines. En fait, à l'intérieur de l'église, leur tombe se trouvait aux emplacements les plus divers et on ne tenait guère compte des prescriptions canoniques. Les prêtres et les diacres trouvaient souvent leur sépulture dans l'oratoire, à l'extérieur de l'église, et le commun des fidèles dans la cour ou dans le cimetière adjacent.

Les églises du Kurdistan (18) sont situées dans une région difficilement accessible, entre les lacs de Van et d'Urmî (Urmiah) où les tribus assyriennes se sont maintenues à peu près indépendantes jusqu'à la première guerre mondiale. Depuis l'exode des Assyriens, qui avaient pris les armes en faveur des Alliés, depuis 1915, elles sont aujourd'hui délaissées. Elles subsistent sans doute encore, si les injures du temps et le vandalisme des hommes ne les ont pas détruites. Nous les connaissons par les récits des voyageurs du XIX^e siècle et par les descriptions que nous tenons d'Assyriens aujourd'hui dispersés dans toutes les parties du monde.

Certaines de ces églises passent pour très anciennes et elles méritent d'attirer l'intérêt des archéologues.

Mâr Zayâ, résidence de l'évêque de la tribu des Jîlû, est considérée comme la plus ancienne et remonterait au V^e siècle. D'autres églises dateraient de ce même siècle. Les Assyriens invoquent les inscriptions qui avaient été gravées dans ces églises et affirment qu'un certain nombre d'entre elles sont antérieures à l'Islam — peut-être aussi avec le secret

(18) SMITH and DWIGHT, *Missionary Research in Koordistan and Armenia*, t. II, Londres, 1834, p. 210; SOUGHGATE, *Narrative of a Tour through Armenia, Kurdistan, Persia and Mesopotamia*, t. II, New-York, 1840, p. 235; J. PERKINS, *A Residence of eight years in Persia*, Andover, 1843, p. 177; Asahel GRANT, *The Nestorians and the lost Tribes*, Londres, 1844, p. 55; G.P. BADGER, *The Nestorians and their Rituals*, t. I, pp. 226-227, 253; A. J. MACLEAN and W.H. BROWNE, *The Catholicos of the East and his people*, pp. 290-304; Walter BACHMANN, *Kirchen und Moscheen in Armenien und Kurdistan*, Leipzig, 1913, p.16, 18; G. J. MC GILLIVRAY, *Through the East to Rome*, Londres, 1931, pp. 47-48; W.A. WIGRAM, *The Cradle of Mankind*, 3^e éd., Londres, 1936, pp. 59-60, 185, 257, 273-274; H.W. CODRINGTON, *The Chaldaean Liturgy*, dans *Eastern Churches Quarterly*, 1937, pp. 79, 138, 202.

dessein de les faire mieux respecter par les musulmans. D'après ces dires que nous ne pouvons contrôler, la plupart seraient antérieures au VIII^e siècle. On peut invoquer à l'appui de cette affirmation qu'en ce siècle le patriarche Timothée I^{er} avait été évêque dans ces montagnes, ce qui rend cette affirmation vraisemblable. Mais l'afflux des chrétiens de rite chaldéen dans cette région inaccessible date surtout du XIV^e siècle.

Ces églises sont très petites et très simples. Wigram les compare aux tours de garde sur les frontières de l'Angleterre. Cette simplicité était voulue; elle était destinée à ne pas les faire reconnaître par les musulmans. La construction en matériaux frustes est extrêmement solide. Les murs sont fort épais, à l'épreuve des incendies et des tempêtes. Ils peuvent défier les siècles, sauf si le vandalisme des hommes s'y attaque.

Ce sont souvent des églises fortifiées et au-dessus de la nef se trouve une pièce munie de meurtrières. Elles servaient de citadelle aux habitants du village, quand il était envahi par les ennemis. La seule indication est une croix sculptée au-dessus de la porte, et que les fidèles baisent en entrant. Cette porte unique, placée sur les côtés allongés, comme pour les autres églises chaldéennes, est étroite et très basse, de sorte qu'on est obligé de se baisser pour entrer. Cela permettait de mieux organiser la défense de ce refuge fortifié. Cela empêchait aussi les Kurdes, lorsqu'ils étaient en lutte avec les Assyriens — mais leurs tribus concluaient aussi des alliances avec eux — de transformer ces églises en étables pour y loger leur bétail. On a voulu aussi donner à cette singularité une valeur symbolique: le chrétien manifeste ainsi son humilité en pénétrant dans le lieu où s'accomplissent les Mystères.

La toiture est plate, sans coupole, à la différence de diverses églises de Hīrāh, du Tūr 'Ab'dīn et de la Mésopotamie. Les fenêtres ont d'ailleurs l'allure d'étroites meurtrières, parfois percées en forme de croix. Bien entendu, elles n'ont pas de clocher, puisque les cloches sont ignorées des Assyriens des montagnes, aussi bien que des chrétiens de la plaine.

Ces églises se répartissent en trois types, d'après le nombre de nefs. Le type le plus simple ne comporte qu'une seule nef, construite en longueur. Cette construction allongée est empruntée aux plus anciennes églises de la

Mésopotamie. Wigram donne comme exemple commun douze mètres de long sur trois mètres soixante de large.

La nef proprement dite est voûtée en forme de ceintre, mais la hauteur de ce ceintre est plus élevée que la largeur. Comme on n'y place ni bancs ni sièges, les fidèles se tassent debout et se touchent à chaque mouvement qu'ils font. Une église de ce genre pouvait contenir trois cents à quatre cents personnes. Une simple barrière sépare les hommes, placés vers le sanctuaire, donc vers l'est, des femmes qui sont reléguées dans le fond, vers l'ouest.

La porte de la nef, qui se trouve devant le sanctuaire, est assez souvent surélevée et forme un gradin, qui correspond au *qèst'româ* décrit par les liturgistes chaldéens du Moyen Age. C'est là que se tient le clergé, dans tous les offices autres que la célébration de l'Eucharistie. A cause de l'exiguïté de la nef, on n'a jamais construit de *bêmâ* dans ces églises des montagnes: il ne serait plus resté assez de place pour les fidèles. Le *bêmâ* s'est confondu avec le *qèst'româ* et le terme de *bêmâ* sert à désigner ce gradin.

Contre la muraille du sanctuaire sont placées deux crédences, sur lesquelles reposent la croix et l'Évangile. Au fond de la nef se trouvent des pupitres assez souvent en pierre, sur lesquels on pose les livres destinés à permettre aux fidèles d'accompagner les offices par leurs chants.

Le sanctuaire est toujours placé à l'est, comme le veulent les règles liturgiques chaldéennes. Dans ces petites églises, il apparaît minuscule et présente l'aspect d'une niche surélevée, creusée dans l'énorme épaisseur de la muraille. L'autel est placé au fond, adossé au mur. Ce sanctuaire, où seul le clergé peut pénétrer, à condition d'être à jeun, est séparé de la nef par une solide muraille, destinée à éviter les profanations. Ce mur est percé d'une ou plusieurs portes ceintrées et basses; un rideau est placé par devant. L'autel lui-même est caché par des tentures, de sorte qu'on ne le voit pas, même quand les portes du sanctuaire sont ouvertes pendant la célébration des Mystères.

Le baptistère est constitué par une pièce séparée, de forme carrée et est toujours placé au sud. Il est souvent englobé dans la construction de l'église, et parfois fait saillie en dehors. Il a souvent une entrée en dehors de la nef; quelquefois une autre porte donne dans le sanctuaire.

Sur le côté une petite sacristie, avec entrée séparée, est munie d'un four où avant la célébration des Mystères le clergé procède liturgiquement à la cuisson du pain qui servira au sacrifice. Parfois la même pièce sert de baptistère et de sacristie.

Le second type des églises du Kurdistan est celui d'une église cloisonnée: la même construction comporte deux nefs, il serait plus juste de dire deux églises juxtaposées, qui ont chacune la nef proprement dite et le sanctuaire. Elles sont séparées par un mur qui s'élève jusqu'au faite. Il en est ainsi de Mâr Gîwârgîs (Saint-Georges) à 'Ašîthâ.

La nef la plus grande sert pour les offices de l'hiver; on y pénètre par la première nef (rappelons que ces églises ne comportent aucun moyen de chauffage). La nef extérieure, plus petite, qui à 'Ašîthâ prolonge le baptistère, est utilisée pour les offices de l'été et donne de plain-pied dans la cour. On y entre directement par une porte située sur le côté sud.

Le troisième type d'église comporte trois nefs cloisonnées, également séparées par des murs pleins. Ainsi Mâr 'Audîšô' près du village de Deiré, que la tradition veut faire remonter jusqu'au milieu du III^e siècle (ce qui est discutable), et que les musulmans vénéraient comme un sanctuaire antérieur à l'Islam. De même l'église Mâr Gîwârgîs à Lizan, chez les Bas-Ṭiyârê. La nef sud sert de baptistère. On pourrait dire que nous sommes en présence de deux églises accolées, auxquelles s'ajoute un baptistère, qui, ici, occupe toute la longueur de la nef, au lieu de consister en une pièce carrée, comme dans les églises précédentes. Ces nefs sont également longues et étroites, voûtées en plein ceintre. Un Assyrien nous disait qu'elles avaient l'aspect du métro de Londres.

Dans ces églises des montagnes, les murailles restent nues, noircies par la fumée de l'encens et des cierges. On n'y remarque pas d'icônes. Les missionnaires anglicans du XIX^e siècle ont cru à tort que les Nestoriens proscrivaient le culte des images. Nous avons vu qu'il n'en est rien. L'absence d'icônes s'explique surtout par la pauvreté des chrétiens et par la pénurie d'artistes locaux. Parfois du reste on y découvre quelques icônes d'origine russe, en argent repoussé ou dorées.

Parfois aussi ces églises sont ornées de tapisseries, d'étoffes tissées ou peintes. Dans l'église de Mâr Zayâ, la voûte disparaissait sous la multitude

des vases de Chine, d'oiseaux et d'animaux en porcelaine, des cloches, probablement originaires aussi de la Chine, et aussi des lustres de cristal qui y avaient été suspendus. Les murailles étaient tapissées d'étoffes de soie. C'étaient des ex-voto, qui remontaient sans doute au Moyen Age et qui avaient été apportés par les Chaldéens au retour de leurs lointaines caravanes, qui les menaient en Asie centrale et jusqu'en Chine.

A Hīrāh, en syriaque Hīrtā, centre chrétien où étaient mêlés les Nestoriens et les Jacobites, la mission Talbot-Rice a retrouvé plusieurs églises, qui semblent remonter au VI^e siècle (19).

L'église XI présente une abside semblable à celle de l'ancienne église de Ctésiphon, formée de trois pièces rectangulaires. Mais elle comporte trois nefs séparées par deux files de colonnes édifiées en briques cuites. Otto Reuter (20) explique l'origine de ces trois nefs par une transformation du type de l'iwān sassanide: en écartant les colonnes primitivement adossées au mur, on obtient les deux collatéraux. Ugo Monneret de Villard (21), qui repousse cette origine, y voit une preuve de l'influence syrienne — donc d'une influence occidentale, qui s'expliquerait par les déportations effectuées par les monarques sassanides.

Les entrées sont situées sur les côtés allongés de l'église. Dans la nef centrale, on remarque le *bēmdā*, constitué par une plate-forme en forme de fer à cheval, surélevée par un gradin et munie de deux bancs circulaires de chaque côté et probablement d'un trône au milieu, où siégeait l'évêque entouré de son clergé.

Cette église semble avoir été couverte d'une toiture en bois, ce qu'on retrouve dans certaines églises chaldéennes de la Mésopotamie et de l'Iran. D'autres églises étaient surmontées de coupoles.

Les églises du Ṭūr 'Ab^hdīn (22) (c'est-à-dire « montagne des servi-

(19) D. TALBOT RICE, *The Oxford Excavations at Hira 1931*, dans *Antiquity*, 1932, pp. 276-291; *Journal of the Royal Central Asian Society*, XIX, 1932, p. 254 et s.; *Ars Islamica*, I, 1934, pp. 51-73; U. MONNERET DE VILLARD, *Le Chiese della Mesopotamia*, pp. 32-44.

(20) *Survey of Persian Art*, p. 561.

(21) *Op. cit.*, p. 42 et s.

(22) G.L. BELL, *The Churches and Monasteries of the Tur Abdin*, dans M. VAN BERCHEM et J. STRZYGOWSKI, *Amida*, Heidelberg, 1910, pp. 224-262; ID., *Amurath to Amurath*, Londres, 1911; ID., *Churches and Monasteries of the Ṭūr 'Abdīn and neighbouring Districts*, Heidelberg, 1913; U. MONNERET DE VILLARD, *Le Chiese della Mesopotamia*, pp. 55-65.

teurs »: ce sont les serviteurs de Dieu que sont les moines), les unes chaldéennes, les autres jacobites témoignent aussi d'un large emploi de la coupole, qui le plus souvent est élevée au-dessus du sanctuaire. La nef est parfois couverte de deux demi-coupoles qui flanquent la coupole centrale.

Mais les influences syriennes et occidentales se font aussi sentir: il arrive qu'au lieu d'être rectangulaire, l'abside soit semi-circulaire. On note aussi un trait qu'on retrouve dans les églises chaldéennes de la Mésopotamie et du Kurdistan: la surélévation du sanctuaire et de la partie de la nef qui l'avoisine immédiatement et forme un gradin, qui est le *qèst'êrômâ*.

Ces églises s'inspirent de l'architecture des anciens temples babyloniens et assyriens sous les Séleucides et les Parthes. Il semble qu'on leur ait emprunté le narthex, placé sur le côté sud, à l'entrée de l'église. Parfois à l'autre entrée, sur le côté nord, correspond un second narthex. Celui-ci à la forme d'un portique soutenu par des piliers: c'est le cas du monastère de Mâr Abraham, construit au VI^e siècle par Abraham de Kaškar, le grand réformateur du monachisme chaldéen.

Il est regrettable que nous ne sachions presque rien des nombreuses églises construites en Iran depuis le V^e siècle jusqu'au XIV^e siècle — à l'exception de quelques églises d'Urmî (en arabe Urmiyah) et des environs: Mâr Maryam (Notre-Dame Marie) d'Urmî et de Šarbaš et Mâr Sargîs (Saint-Serge), dans le village de ce nom. Elles comptent parmi les églises chaldéennes fort anciennes et répondent au type traditionnel que nous avons décrit.

Les églises de Mésopotamie élevées entre le XI^e et le XIV^e siècle marquent une rupture de tradition. Alors qu'on remarquait une certaine uniformité dans les types des monuments plus anciens, cette période est caractérisée par l'initiative des architectes. Ces nouvelles églises se trouvent à Mossoul et dans la région montagneuse au nord de la ville et à l'est du Tigre, où la population chaldéenne s'est maintenue jusqu'à nos jours (23).

C'est alors qu'apparaît un nouveau type d'église: la basilique à trois nefs séparées par des piliers, et couverte par une voûte en ceintre à arêtes

(23) Fr. SARRE et E. HERZFELD, *Archäologische Reise in Euphrat-und-Tigris Gebiet*, *supra laud.*; C. PREUSSER, *Nordmesopotamische Bautenmäler altchristlicher und islamischer Zeit*, *supra laud.*; MONNERET DE VILLARD, *op. cit.*, pp. 76-95; J.M. FIEY, *Mossoul chrétienne*, pp. 103-135.

aiguës. Toutes ces voûtes sont de la même hauteur, de sorte qu'on ne rencontre pas de nef centrale surélevée, qui serait éclairée par des fenêtres prenant jour au-dessus des collatéraux, comme dans nos églises d'Occident.

Il en est de même de l'église de Kerkuk, construite au XIII^e siècle, puis occupée par les musulmans et qui est aujourd'hui la mosquée Ulu Ĵami. Le sanctuaire comprend trois pièces rectangulaires; celle du centre est couverte par une coupole; les deux pièces latérales sont voûtées en ceintre.

D'autres églises ont une nef unique, ou comportent deux nefs, également voûtées en ceintre à arêtes aiguës. Ainsi en est-il de l'église du couvent de Mâr 'Augên (Saint-Eugène), reconstruite par les Nestoriens en 1271. La nef unique, rectangulaire, a son entrée sur le côté sud; dans le sanctuaire rectangulaire, l'autel est surmonté par un ciborium à coupole ornée de stalactites, qu'on retrouve dans d'autres églises. Au sud on remarque un cloître, autour d'une cour. Cette disposition se retrouve dans diverses églises de Mossoul au XII^e et au XIII^e siècle.

Ya(h)b^hallâhâ III, moine öngüt, de race turque, né près de Pékin, venu en pèlerinage aux Lieux Saints, institué d'abord métropolitain de Cathay, c'est-à-dire de la Chine, et des Öngüt, puis choisi comme patriarche chaldéen, fit construire en 1300-1301, le couvent et l'église Saint-Jean Baptiste de Maragha, où il avait fixé la résidence patriarcale. L'autel était placé sous une coupole qui était entièrement recouverte à l'extérieur par des poteries émaillées en vert, et était surmontée par une croix. Les rideaux placés à l'entrée du sanctuaire, du *bêt^h qaddîšê* et de la sacristie étaient admirables et précieux, faits de tissus variés mêlés d'or fin (24).

Dans cette même cité de Maragha, Ya(h)b^hallahâ III (24) fait reconstruire l'église de Mâr Šallî^ha, qui avait jusqu'alors un plafond en bois, et la fait voûter à deux nefs (25).

Toutes ces églises sont richement ornées et cette décoration est de même style que celle des monuments musulmans contemporains. Herzfeld (26)

(24) *Vie de Mâr Ya(h)b^hallâhâ III*, trad. E.A.W. BUDGE, *The monks of Kûblâi Khân emperor of China*, Londres, s.d. [1928], pp. 243 et s.

(25) *Ibid.*, trad. E.A.W. BUDGE, p. 164.

(26) *Archäologische Reise*, t. II, p. 303; MONNERET DE VILLARD, *op. cit.*, pp. 88 et s.

en tire que celle-ci était due à des architectes, à des sculpteurs et à des ciseleurs chrétiens, qui travaillaient à tour de rôle pour les chrétiens et pour les musulmans. Ils apparaissent à l'origine de cette école qu'on appelle l'école de Mossoul et qui a brillé d'un vif éclat au XII^e, au XIII^e et au début du XIV^e siècle. Cette brillante civilisation arabe, qu'on qualifie de musulmane, est en effet une civilisation composite, qui unit des éléments divers venus de pays différents et même fort lointains, que la conquête musulmane a unifiés en établissant des rapports réciproques entre eux. Elle n'est pas spécifiquement islamique et les chrétiens orientaux ont joué un grand rôle dans son élaboration, à côté des musulmans et des juifs.

Ce type de construction s'est-il étendu plus loin, et a-t-il pénétré dans les pays de missions, en Asie centrale et en Extrême-Orient? A-t-on connu dans ces contrées d'autres types architecturaux et quelle était leur provenance? Tels sont les problèmes qui se posent, auxquels nous tenterons de répondre, en mettant en œuvre les quelques éléments que nous possédons.

Au regard de l'Asie centrale, une précieuse information nous est apportée par Marco Polo, qui partit d'Acre pour la Chine à la fin de l'année 1271, emprunta l'ancienne route commerciale qui avait été la route de la soie, arriva à la cour du grand khan Khubilai en 1275 et séjourna en Chine jusqu'en 1291. Il nous entretient d'un miracle qui se produisit à propos de l'église chaldéenne qui fut construite à Samarkand, en Transoxiane, par Ciagatai (Djaghatai), frère du grand khan Ögödäi, et qui était dédiée à Saint Jean-Baptiste. Djaghatai, troisième fils de Gengis-khan, avait reçu à la mort de son père en 1227 la partie orientale de l'actuel Kazakstan, la Kachgarie et la Transoxiane, qu'il gouverna jusqu'à sa mort en 1242. Il se montrait favorable aux chrétiens, à telle enseigne que Marco Polo a cru qu'il s'était fait chrétien et avait reçu le baptême. Rien de surprenant que Djaghatai ait au moins favorisé la construction de cette église.

C'était une grande église ronde et au milieu un gros pilier, fait de belles pierres, soutenait la couverture (27). Ce type d'église est entièrement

(27) *Il Milione*, éd. L.F. BENEDETTO, Florence, 1928, pp. 40-41; trad. A.C. MOULE et P. PELLIOT, *Marco Polo, The description of the world*, t. I, Londres, 1938, pp. 143-144; trad. L. HAMBIS, *Marco Polo, La description du monde*, Paris, [1955], p. 61 et 362, 368.

différent des églises de la Mésopotamie et de l'Anatolie orientale, qui sont rectangulaires. Se serait-on inspiré des églises rondes de l'Arménie et de la Géorgie, pays les plus rapprochés de Samarkand? Mais aucune de ces églises ne comportait de gros pilier central pour soutenir toute la couverture. Cette structure singulière fait songer bien plutôt à un type différent, celui d'une église-tente. Or nous savons qu'à côté d'églises stables, les Nestoriens ont précisément connu des églises-tentes, destinées au culte pratiqué dans les tribus nomades, et qu'on transportait au cours des déplacements qu'elles effectuaient.

D'après Marī ibn Sulaimān, dans son *Livre de la Tour (Kitāb al-mīḏal)*, qu'il écrivit au XII^e siècle, le métropolitain de Merw s'était rendu auprès d'un roi turc de la Haute-Asie, converti au temps du patriarche Jean VI Nasūkh (1012-1016), et s'était préparé une tente qui lui tenait lieu d'autel ou d'église; il y avait placé la croix et l'Évangile (28).

Au XIII^e siècle, un autre témoignage nous est apporté par Jean du Plan Carpin (29), qui, après le concile de Lyon, fut chargé par Innocent IV d'aller en ambassade chez les Mongols, auprès du grand khan Güyük, qui régna de 1246 à 1248. Cet envoyé, qui accomplit sa mission en 1246-1247, écrit que dans la grande tente du khan il y avait toujours une chapelle chrétienne. Les clercs que celui-ci entretenait chantaient les offices au su et vu de tous et frappaient sur la simandre pour convoquer les fidèles.

Peu après, Guillaume de Rubrouck (30), envoyé par saint Louis, se rendit auprès du khan mongol Mongka en 1253-1254. Il mentionne une chapelle qui était aussi une tente, qu'il qualifie plus loin d'église, à l'ordre du grand khan Mongka. Elle avait un autel et était ornée d'icônes; des prêtres nestoriens y étaient attachés et y disaient l'office. On y convoquait aussi les fidèles en frappant une simandre.

(28) F. NAU, *L'expansion nestorienne en Asie*, dans *Annales de Musée Guimet, Bibl. de vulgarisation*, t. XL, 1913, pp. 270-271; cf. P. PELLIOU, *Recherches sur les chrétiens d'Asie centrale et d'Extrême-Orient*, pp. 69-71 (note de J. Dauvillier).

(29) *Historia Mongalorum*, éd. A. VAN DEN WYNGAERT, *Sinica franciscana*, t. I, *Itinera et relationes fratrum minorum saeculi XIII et XIV*, Quaracchi, 1929, p. 125; *Plan Carpin, Histoire des Mongols*, trad. J. BECQUET et L. HAMBIS, Paris, 1965, p. 127; cf. P. PELLIOU, *ibid.*, pp. 69-71 (note de J. Dauvillier).

(30) *Itinerarium*, éd. VAN DEN WYNGAERT, *Sinica franciscana*, t. I, p. 155; P. PELLIOU, *ibid.*, pp. 153-156 (note de J. Dauvillier).

D'après Rašidu-'Dīn (31), une chapelle était constamment établie à la porte de l'*ordu* de Doquz-khatun, princesse kéraït devenue épouse principale de Hülägü, khan d'Iran de 1251 à 1265, et qui était chrétienne de rite chaldéen. On y sonnait les cloches, mais peut-être s'agissait-il de simandres qu'on frappait.

Un dernier témoignage de Rabban Şaumâ, moine öngüt de race turque, né dans la communauté chaldéenne de Khan-baliq — nom turc que portait alors Pékin —, devenu visiteur des Turcs orientaux et qui sera envoyé comme représentant du patriarche Ya(h)b^hallâhâ III et de l'ilkhan mongol de Perse Arghun à Byzance, à Rome, auprès du Pape Nicolas IV et enfin en France à Paris auprès de Philippe le Bel et en Gascogne auprès du roi d'Angleterre. Alors qu'il était attaché à l'*ordu* de l'ilkhan Arghun, qui régna en Perse de 1284 à 1291, Rabban Şaumâ avait édifié une église-tente, dont les cordes s'entremêlaient avec celles qui soutenaient la tente du souverain. Et quand l'*ordu* se déplaçait, les prêtres chaldéens transportaient aussi cette église (32).

Or à Samarkand, c'était précisément un Mongol de la dynastie souveraine qui avait ordonné et sans doute dirigé la construction de cette église singulière. Cette église ronde de Samarkand et ces églises-tentes nous laissent entrevoir un autre type d'église, qui a peut-être été assez répandu en Asie centrale et qui s'inspirait de la tente des nomades turcs et mongols de la Haute-Asie.

En revanche, c'est au type chaldéen des églises rectangulaires que se rattache l'église d'Ak-bešim, au Semireč'e, « le Pays des Sept Rivières », entre Frunze et Tokmak (32 bis). Elle a été dégagée en 1954 par l'archéologue russe Kyslasov, qui la date des environs du VIII^e siècle. Elle était orientée, construite en blocs de pisé et était apparemment couverte d'une fausse voûte faite d'assises de briques crues et de pisé alternants. Les murs

(31) Trad. QUATREMÈRE, pp. 94-95; cf. P. PELLIOU, *ibid.*, p. 70.

(32) *Vie de Ya(h)ballâhâ III*, éd. Bedjan, p. 86-87, trad. E.A.W. BUDGE, *The monks of Kâblâi Khân, emperor of China*, Londres, 1928, pp. 198-199; P. PELLIOU, *ibid.*, p. 70.

(32 bis) L. HAMBIS, *Ak-bešim et ses sanctuaires*, *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Comptes-rendus des séances de l'année 1961, avril-juin*, Paris, 1962, p. 124-138. Nous remercions notre collègue et ami M. Louis Hambis de nous avoir aimablement communiqué le texte original.

étaient couverts d'un stucage, qui s'est effrité. Les fragments ont conservé des traces de peinture de couleur vive, ce qui laisse deviner des fresques, sans qu'on puisse préciser davantage. Le sanctuaire est tourné vers l'est et se présente à l'extérieur comme une petite pièce rectangulaire qui fait saillie et donne tout au moins à cette partie de l'édifice un aspect cruciforme. L'intérieur de ce sanctuaire est de forme décagonale, découpé en redans. Il communique avec la nef par une ouverture unique, qui devait être fermée par une porte, comme dans les autres églises chaldéennes. Au sud une pièce rectangulaire est accolée au sanctuaire, mais sans communication avec lui. Elle s'ouvre sur l'extérieur et pouvait être le baptistère, qui était normalement placé au sud. A l'ouest de l'église se trouvait une grande cour découverte, de plan rectangulaire, aux murs en blocs de pisé, garnis probablement de portiques et de là on avait accès à l'église par une entrée unique, ménagée de ce côté. Un cimetière chrétien datant de la même époque entourait l'église et on a retrouvé de nombreuses tombes, dont certaines étaient creusées sous le mur même de l'édifice.

Guillaume de Rubrouck a vu plusieurs églises chaldéennes dans la Haute-Asie. Il indique seulement quelques traits de l'église de Karakorum, au centre de la Mongolie, non loin de l'*ordu* où campait le grand khan Mongka. Nous ne savons malheureusement rien de sa structure. Elle était assez grande et belle, nous dit Rubrouck. Dans son aménagement, nous remarquons que les Chaldéens s'étaient conformés aux règles liturgiques. Le sanctuaire était distinct de la nef et séparé par une porte (33), de sorte qu'on ne pouvait voir ce qui s'y passait. A côté du sanctuaire se trouvait une pièce où était placé le four où on faisait cuire le pain destiné au sacrifice eucharistique. On remarquait aussi un baptistère, dont Rubrouck n'indique pas l'emplacement, et où était placé un petit autel, conformément aux prescriptions liturgiques.

Guillaume de Rubrouck ajoute que le haut de la nef et du sanctuaire était entièrement recouvert d'une étoffe de soie brochée d'or: *et celatura desuper tota tecta panno serico intexto auro* (34). Cela fait songer à la description

(33) *Itinerarium*, éd. A. VAN DEN WYNGAERT, *Sinica franciscana*, t. I, p. 280.

(34) *Ibid.*, p. 279.

qu'il donne lui-même de la tente du grand khan mongol Mongka : à l'intérieur, elle était aussi entièrement tapissée de drap d'or : *domus vero erat tota tecta panno aureo intus* (35).

La structure même de l'église de Karakorum s'inspirait-elle de la tente mongole ? Nous ne le savons. Mais du moins on s'en était inspiré en disposant ce drap de soie broché d'or sous la couverture, pour tenir lieu de plafond ou de voûte. Cela donnait ainsi à cette église l'aspect d'une tente, ce qui pouvait être plus marqué encore si des draperies étaient tendues le long des murs, comme on le faisait fréquemment.

Au début de ce siècle, les orientalistes qui ont exploré les restes des anciennes villes du Sin-kiang, l'ancien Turkestan chinois, ont retrouvé des fresques chrétiennes, des icônes et des représentations de croix. Ces ruines comportaient des salles rectangulaires, comme celles des anciennes églises de Mésopotamie, de l'Assyrie et du Kurdistan. Mais ces constructions avaient été remaniées et il est possible que ces églises aient été transformées en temples bouddhiques. Aussi est-il difficile de reconstituer exactement leur plan primitif. Ainsi les ruines qu'Albert von le Coq (36) et Albert Grünwedel (37) ont relevées près de Turfan à Idyqütšähri. On peut en tout cas exclure qu'on soit en présence d'églises rondes.

A Touen-houang, dans l'actuel Kan-sou, mais qui était au Moyen Age dans les marches extérieures de la Chine, sir Aurel Stein a découvert en 1908 une icône chaldéenne assez endommagée, peinte sur soie (38). C'est là que Paul Pelliot a trouvé cette même année une hymne chinoise à la Trinité (39) et une croix de type sassanide dessinée sur un document tibétain (40). Or Marco Polo (41) présente Touen-houang, qu'il nomme Saciou,

(35) *Ibid.*, p. 249.

(36) *Chotscho, Ergebnisse der koeniglichen preussischen Turfan-expeditionen*, Berlin, 1913, pl. 7.

(37) *Altbuddhistische Kultstätten in Chinesisch-Turkistan*, Berlin, 1912, fresques p. 339, plan p. 338.

(38) *Serindia*, t. II, Oxford, 1921, p. 666.

(39) *Bibl. Nat., Fonds chinois Pelliot 3847*, reproduit sur planche et traduit dans A.C. MOULE, *Christians in China before the year 1550*, pp. 52-56.

(40) M. LALOU, *Inventaire des manuscrits tibétains de Touen-houang conservés à la Bibliothèque nationale (fonds Pelliot tibétain)*, t. II, n. 1, p. 182; ID., *Les religions du Tibet*, Paris, 1957, p. 16.

(41) ED. BENEDETTO, p. 44, trad. MOULE-PELLIOT, p. 150; trad. HAMBIS, p. 67;

c'est-à-dire Cha-tcheou, comme un centre chrétien nestorien et y indique que les Nestoriens y étaient de race turque; nous pouvons ajouter en nous fondant sur les découvertes de Paul Pelliot qu'on en trouvait qui étaient chinois et tibétains. Ces derniers ont pu dessiner cette croix dans un atelier local ou l'y apporter d'ailleurs, peut-être même du Tibet, qui avait compté au Moyen Age des communautés chrétiennes de rite chaldéen et même formé une province ecclésiastique, ce qui suppose plusieurs évêques.

Ce personnage représenté le visage entouré d'un nimbe a l'allure d'un bodhisattva; mais sur le devant de la tiare dont il est coiffé figure la croix chaldéenne, en forme de croix de Malte, ornée de perles aux extrémités. Cette même croix, dépourvue de perles, se retrouve au collier d'or qu'il porte au cou. Il tient de la main gauche une hampe dont l'extrémité a disparu, et on a supposé qu'elle devait être aussi surmontée d'une croix. Cette image présente la caractéristique des peintures chinoises, plus spécialement bouddhiques, mais décèle aussi un élément persan. Arthur Waley propose d'y voir le Bon Pasteur et a donné une reproduction de cette icône (42). Celle-ci figure au frontispice de l'ouvrage de Yoshiro Saeki (43), qui en donne une reconstitution due à un artiste japonais, Furuyama (44). On ne peut supposer que ce personnage soit un patriarche ou un évêque, car son habillement ne correspond pas au costume liturgique. Nous estimons que l'interprétation d'Arthur Waley est exacte et que cette icône représente le Christ, sans pour autant préciser que le peintre ait spécialement voulu songer au symbole du Bon Pasteur. Comme c'était une obligation liturgique de placer dans le sanctuaire une icône qui représente le Christ, nous pensons que celle-ci figurait sans doute dans le sanctuaire de l'église chaldéenne de Touen-houang.

En Asie centrale, à Turfân, encore appelée Kara-Khojo ou Kao-tch'ang, en pays ouïgour, dans l'actuel Sin-kiang, Albert Grünwedel (45)

P. PELLIOT, *Notes on Marco Polo*, t. II, Paris, 1963, p. 822, V° Saciou; trad. HAMBIS, p. 67 et 371.

(42) *Catalogue of Paintings recovered from Tun-Huang by sir Aurel Stein*, Oxford, 1931, pl. 48.

(43) P.Y. SAEKI, *The Nestorian documents and relics in China*, 2^e éd., Tokyo, 1951; cf. Eichi MATSUMOTO, *On a Nestorian Figure Painting from Tun-huang*, Kokka, n. 493, décembre 1931, n. 476, mars 1932 (en japonais, avec résumé en anglais).

(44) *Ibid.*, p. 408.

(45) *Altbuddhistische Kultstätten in Chinesisch-Turkistân*, p. 339.

a découvert une fresque où figure un cavalier monté sur un cheval et coiffé de cette même tiare timbrée de la croix chaldéenne ornée de perles. Sa tête est entourée d'une sorte de nimbe et il tient de la main droite une hampe surmontée de cette même croix, aussi ornée de perles à ses extrémités. Il est vêtu d'un vêtement à manches flottantes, qui ne paraît pas un costume liturgique. L'analogie de ce personnage avec celui qui figure sur l'icône de Touan-houang est frappante. Cette fresque paraît bien représenter aussi le Christ. Sans doute le peintre a-t-il voulu montrer le Seigneur faisant son entrée à Jérusalem le jour des Rameaux. Les Assyriens nestoriens, encore aujourd'hui, quand ils font lecture du texte évangélique, substituent à l'âne sur lequel le Christ était monté, un cheval, considéré comme une monture noble. C'est sans doute cette pensée déjà ancrée dans l'esprit des Chaldéens du Moyen Age, qui a amené le peintre à figurer le Christ monté sur un cheval.

Dans les ruines d'une église de Turfân, Albert von le Coq (46) a retrouvé une autre fresque chrétienne qui représente la scène liturgique des Rameaux. On y voit un clerc revêtu du **كوتينا** *kôttînâ*, qui chez les Chaldéens correspond à l'aube latine et est de couleur claire. Il semble qu'il ait l'étole enroulée autour du cou, ce qui désignerait un sous-diacre. Il tient de la main droite un récipient qui est sans doute un encensoir. Trois laïcs, une femme et deux hommes, tous vêtus de longues robes orientales portent de la main droite une branche de saule. On se servait de rameaux de saule en guise de palmes et de rameaux d'olivier et le jour des Rameaux Guillaume de Rubrouck bénit lui-même des rameaux de saule, qui étaient encore en bourgeons (47). Ces fresques et ces icônes témoignent qu'en Asie centrale existaient des ateliers artistiques où fusionnaient des influences diverses, au sein de cette civilisation composite qui florissait alors dans ces pays.

Nous sommes bien informés sur la première évangélisation de la Chine, grâce à la célèbre stèle de Si-ngan fou, érigée en 781 (48). Le christianisme,

(46) *Chotscho, Ergebnisse der königlichen preussischen Turfanexpedition*, Berlin, 1913, pl. 7.

(47) Ed. A. VAN DEN WYNGAERT, p. 278.

(48) Le travail définitif sur la question est l'œuvre encore inédite de Paul PELLIOU, *L'inscription chinoise nestorienne de Si-ngan fou*, que nous avons utilisée ici: les passages cités

appelé « la Religion radieuse », a été apporté en 635 à Tch'ang-ngan, qui est Si-ngan fou, capitale occidentale des T'ang, par A-lo-pen. En même temps que les livres saints, il avait avec lui des icônes: « prenant au loin ses livres saints et ses images, il est venu les offrir à la capitale suprême ». L'empereur T'ai-tsong approuve les livres des Écritures et rend en 638 en faveur du christianisme un édit, qui a été retrouvé dans le *T'ang houei-yao*. Quelques indications, trop rares et que nous souhaiterions plus explicites, concernent les églises, qui apparaissent annexées aux monastères.

L'empereur T'ai-tsong permet d'établir un monastère dans le quartier Yi-ning de Si-ngan fou: « Ensuite ordre fut donné aux autorités de reproduire par le dessin un portrait de l'empereur sur le mur du monastère: la beauté céleste étalait ses couleurs brillantes et faisait resplendir somptueusement les portraits radieux; les saints vestiges faisaient jaillir leur félicité et illuminaient à jamais le domaine de la Loi ». Ce terme de Loi, emprunté au bouddhisme, était un de ceux qui désignaient la religion chrétienne, à côté d'autres termes empruntés au confucianisme des lettrés ou au taoïsme.

« Au début (des années) t'ien-pao (742), (l'empereur) Hiuan-tsong ordonna au grand général Kao-Li-che d'apporter les portraits des cinq saints, qui furent placés à l'intérieur du monastère, et il donna cent pièces de soie, que l'on tint en rendant grâce aux images sagaces ».

Le texte de la stèle fait l'éloge d'un bienfaiteur, le général chinois Yi-sseu: « Tantôt il restaurait les anciens monastères, tantôt il multipliait et étendait les salles de la Loi. Magnifiquement, il ornait les toitures en auvent et, telles des faisans, elles s'envolaient ». Cela laisse deviner que ces toitures en auvent, qu'on compare à des faisans qui s'envolent, se conformaient à l'architecture chinoise. Mais nous ignorons si la disposition et l'aspect intérieur de ces églises, tout en se conformant aux règles de la liturgie, étaient en tout semblables aux églises de la Mésopotamie, et dans quelle mesure on s'inspirait de l'architecture et de la décoration des édifices chinois.

sont empruntés à la traduction qu'il avait établie. M. Louis Hambis en prépare l'édition avec notre collaboration et nous y avons ajouté un chapitre additionnel sur l'inscription syriaque de cette même stèle, qui comportera le texte, la transcription suivant la phonétique du syriaque oriental, et un commentaire qui permet de reconstituer la hiérarchie de cette Église indigène.

L'intérieur de ces églises devait être richement décoré. Outre les icônes, c'est sans doute là qu'on plaçait les portraits des empereurs. On y voyait aussi les portraits de ces cinq saints, à propos desquels on peut émettre des hypothèses diverses. Sans doute aussi les parois étaient tapissées de pièces de soie données par l'empereur.

Pas plus qu'en Mésopotamie ces églises n'avaient de clocher. Nous savons en effet qu'on appelait les fidèles à la prière ou à la liturgie des Mystères en frappant des tables de bois ou de métal — donc au moyen de simandres.

Sur les églises chaldéennes construites dans la seconde période d'expansion chrétienne en Chine, sous la dynastie mongole des Yuan, au XIII^e siècle, Marco Polo aurait pu nous informer. Il a noté en divers lieux la présence de communautés « nestorienne » et a visité lui-même plusieurs des églises qu'elles avaient élevées. Mais il se borne à dire que dans la Chine du sud, qu'il appelle *Mangi*, à *Quinsay* se trouve une très belle église, une seule pour tant de gens (49).

Mangi, transcrit *Manzi* par les écrivains orientaux, correspond au ܡܢܝܢ *Mašin* syriaque; ce nom était donné par les peuples du nord de la Chine aux empereurs Song, souverains de la Chine méridionale de 960 à 1279. Il s'oppose au Catai de Marco Polo, qui s'applique à la Chine du nord, et qui a pour origine le nom de la dynastie protomongole des Khitan ou K'i-tan, qui dominait de 907 à 1122 la Mandchourie, la Mongolie et la Chine du nord. Il correspond à la dénomination syriaque de ܫܝܢ *Šin*, ou pays de *Šin*, ܫܝܢܐ ܕܡܢܝܢ *Bêtⁿ Šinàyê*, qui est tiré du nom de la dynastie de Ts'in qui a fondé l'unité chinoise.

Remarquons qu'à leur propos Marco Polo ne signale aucune église ronde du genre de celle de Samarkand, alors qu'il semble bien qu'il n'aurait pas manqué de l'indiquer. Bien que cet argument soit purement négatif, cela laisse deviner que ces églises se rattachaient au type de forme rectangulaire.

Le nom de *Quinsai* vient du chinois King-tsai, « la Résidence temporaire », et est passé dans le texte de Marco Polo par l'intermédiaire de la

(49) Ed. BENEDETTO, p. 152; trad. MOULE-PELLIOT, pp. 339-340; trad. HAMBIS, p. 217, cf. aussi p. 195, 206-214, 398.

transcription persane Khing-sai. Cette ville fort importante se nommait de son vrai nom Hang-tcheou et a été la capitale des empereurs Song depuis 1132 jusqu'à sa prise par le général mongol Bayan en 1276.

De même, à *Campiçio* (50), où Marco Polo a séjourné pendant un an, avec son père et son oncle, sont trois églises très grandes et belles. Cette ville faisait partie de l'ancien Tangout, dont le peuple était d'affinité tibétaine. Le nom chinois est Kan-tcheou; la première syllabe du nom se prononçait *Kam* à l'époque mongole, ce qui explique la graphie de notre voyageur vénitien. Cette ville qui avait constitué une principauté ouigoure de 860 à 1028, a été conquise par les Mongols sur les Tangout en 1227.

Une autre information nous est donnée à ce propos par l'histoire officielle des Mongols en Chine: pour l'année 1335, elle mentionne un temple du caractère dix, c'est-à-dire une église chrétienne, où était conservé un portrait de Soyorghaktani bèki, mère de Khoubilai (51).

Sans doute nous aurions souhaité une description plus précise de ces églises de la Chine et des abords de la Chine. Mais il reste qu'elles étaient imposantes et que leur architecture et leur ornementation faisaient grande impression sur ceux qui les visitaient.

En Mongolie intérieure, dans le pays qu'occupaient les Öngüt, qui étaient au Moyen Age chrétiens de rite chaldéen, Owen Lattimore (52) en 1933, Namio Egami (53) en 1934, puis en 1939, Desmond Martin en 1936 (54) ont retrouvé les ruines d'une église chaldéenne à Olon Sümäyintor, « ruines de beaucoup de temples », encore appelé Yisün Sumayintor, « ruines de neuf temples », à environ 20 km. nord-nord-est de Pai-ling-miao, sur la rive droite de l'Aibuqa-in Ghol, dans la bannière d'Ulanjap. Ils estiment que cette cité ruinée était l'une des capitales des Öngüt. Les ruines les plus anciennes datent du XIII^e et du XIV^e siècle.

(50) Ed. BENEDETTO, p. 48; trad. MOULE-PELLIOT, p. 153; cf. PELLIOT, *Notes on Marco Polo*, t. I, Paris 1959, p. 150, v^o *Campiçio*; trad. HAMBIS, pp. 73-75, 373.

(51) L. HAMBIS, *Marco Polo, La description du monde*, p. 374.

(52) O. LATTIMORE, *A ruined Nestorian City in inner Mongolia*, dans *The Geographical Journal*, vol. 84, 1934, pp. 481-497.

(53) *Olon-sume et la découverte de l'église catholique romaine de Jean de Monte-Corvino*, dans *Journal asiatique*, t. CCXL, 1952, pp. 155-167.

(54) Desmond MARTIN, *Preliminary Report on Nestorian Remains North of Kuei-Hua, Suiyüan*, dans *Monumenta Serica*, t. III, 1937-1938, pp. 232-249.

Owen Lattimore a remarqué dans l'intérieur de la ville six ou sept pierres sculptées ornées de croix en forme de croix de Malte, ce qui caractérise les croix chaldéennes. Il estime qu'elles ont appartenu à la façade d'une église chaldéenne, qui aurait été une église importante pour une si petite cité.

Desmond Martin à son tour a relevé huit de ces pierres munies de la croix. M. Namio Egami a retrouvé, sur la terrasse rectangulaire qui servait de base à l'église, des tuiles ornées d'un décor sino-iranien comportant des fleurs de style chinois, dans un cadre hexagonal semblable à ceux qu'on rencontre dans le monde iranien ou arabe. Cette église était construite en briques, mais les fondations et les assises étaient en pierre. De nombreuses pierres tombales avaient été utilisées comme remblai, ornées de croix et munies d'inscriptions en caractère syriaques et en langue turque öngüt. Nous pouvons regretter qu'aucun plan n'ait été relevé.

Comme les fresques et les icônes chaldéennes d'Asie centrale, cette église d'Extrême-Orient combinait donc des éléments empruntés au style de la Chine, de la Perse et du Proche-Orient et qui avaient dû fusionner dans l'art composite de l'Asie centrale.

Ajoutons qu'en 1938, M. Namio Egami a découvert à Olon Sümäyintor les vestiges d'une autre église, qu'il pense être celle qu'avait édifiée Jean de Monte-Corvino. Sur une autre terrasse en briques dures, il a mis au jour des briques décorées de feuillages de style gothique — décor unique en Extrême-Orient, revêtues d'une couche de vernis bleu sombre. Il suppose que ces briques bleu sombre ont orné les murs extérieurs de l'église, tandis que la toiture était recouverte de tuiles vernissées de blanc — ce qui devait faire un saisissant contraste.

En conclusion, l'architecture des églises chaldéennes diffère profondément de celle des autres églises de la chrétienté. Partout ailleurs en effet, pour les églises byzantines et les églises latines d'Occident, le plus souvent aussi pour les églises syriennes, l'architecture chrétienne dérive de l'architecture gréco-romaine, principalement du type basilical, même quand elle a évolué suivant de nouvelles formules. En revanche, l'architecture chaldéenne est complètement à part : elle est profondément asiatique et continue le vieux tronc indigène ; elle s'inspire de l'architecture des palais sassanides

et par-delà des anciens temples et des anciens palais babyloniens. Elle reprend aussi certains aspects des anciennes synagogues, qui elles aussi perpétuaient les traditions architecturales indigènes. A l'intérieur même de l'église, le *bémâ*, qui sert aux lectures et qu'on retrouve aussi dans les anciennes églises syriennes, est emprunté au culte synagogaal — alors que l'autel, placé dans le sanctuaire, caractérise le culte chrétien. Et ce type architectural est limité au territoire sur lequel s'est exercée la domination des rois sassanides, bien que des échanges se soient effectués de part et d'autre des frontières.

D'autres traditions architecturales venues de l'Orient et de l'Occident ont pénétré en Mésopotamie. Les églises qu'on y a élevées entre le XI^e et le XIII^e siècle marquent une rupture de la tradition. Les architectes déploient leurs initiatives personnelles et construisent des églises inspirées du type basilical, à trois nefs, à deux nefs de même hauteur ou encore à une nef unique, voûtées en ceintre à arête aiguë et elles sont surmontées par une coupole. La décoration est de même style que les monuments musulmans contemporains. La domination islamique a contribué à diffuser divers types d'architecture et les chrétiens orientaux ont pris une grande part dans l'élaboration de cette civilisation composite qu'on appelle musulmane.

Au cours de l'expansion qui a porté le christianisme de rite chaldéen jusqu'aux rives du Pacifique, les architectes chrétiens ont rencontré d'autres influences venues d'un Orient plus lointain, d'Asie centrale et d'Extrême-Orient. En Asie centrale apparaît un type d'église attesté à l'époque mongole et qui ne ressemble à aucun autre, même pas aux églises rondes arméniennes. C'est l'église ronde à pilier central, qui s'inspire de la tente des nomades turcs et mongols et transpose en matériaux solides les chapelles-tentes qui suivaient dans leurs déplacements l'*ordu* des khans mongols et les tribus nomades qui comptaient des chrétiens chaldéens.

Mais ce type d'église ronde n'a pas été exclusif et les églises rectangulaires ont subsisté dans l'Asie centrale. Elles étaient ornées de fresques et d'icônes qui provenaient d'ateliers locaux et où se manifestait la rencontre des influences de la Chine, de la Perse et du Proche-Orient, qui avaient fusionné dans cette civilisation composite qui florissait alors en Asie centrale.

Les églises qui ont été édifiées en Chine à partir du VII^e siècle, paraissent bien s'être inspirées de l'architecture chinoise, qui se manifeste par leurs toitures en auvent et sans doute par leur décoration. Elles ont été ornées d'icônes et les portraits des empereurs y ont aussi figuré, qui attestaient la protection impériale. A l'époque mongole, en Chine, aux abords de la Chine et en Mongolie, ces églises ont été grandes et belles et ont été impressionnantes par leur architecture et leur décoration. En Mongolie, celle-ci combinait des motifs empruntés à la Chine, à la Perse et au Proche-Orient par la voie de l'Asie centrale.